Image de soi et image de l'autre : le rôle du miroir dans le développement de l'enfant selon Maurice Merleau-Ponty

Matthieu Dubost
Agrégé de philosophie
Ancien élève de l'ENS Lettres et Sciences humaines

La question philosophique de l'image est une question nodale et réflexive. Nodale, parce qu'elle recoupe les domaines esthétique, épistémologique, métaphysique et même éthique, et cela à partir d'un philosophème unique. Mais c'est aussi une question réflexive parce qu'elle oblige la philosophie à s'interroger sur le rapport des choses et de leurs apparences, et par conséquent sur la relation de la philosophie à l'image que l'on s'en forge. Dans la mesure où le philosophe est amené à se demander ce qu'il y a de commun entre l'essence de son activité et l'image qu'il s'en fait, on peut parler d'une appréciation de sa propre image et d'une mise en abyme permanente.

La philosophie est donc spéculaire et revient sans cesse à la pensée du miroir. C'est encore le cas de Merleau-Ponty quand il cherche à penser le développement de soi et ses différents stades. Chez lui, la question de l'image se présente d'abord à l'intérieur d'une réflexion sur la constitution de la relation à autrui s'opérant dans l'enfance. Cette méditation doit, selon Merleau-Ponty, répondre à deux objectifs principaux. Tout d'abord, il s'agit d'échapper à l'aporie husserlienne de la constitution d'autrui. Il est impossible aux yeux de Merleau-Ponty d'en démontrer l'existence comme s'y emploie Husserl car autrui est un fait : « Ma conscience est d'abord tournée vers le monde, tournée vers les choses, elle est avant tout rapport au monde. »[1] Ensuite, cette réflexion sur le miroir doit aussi éviter de comprendre la relation à autrui et le développement de soi comme des opérations issues du seul ego. On ne peut répondre à cette question en partant d'un moi pur, détaché et cartésien. À ce titre, le problème du solipsisme fait l'objet d'une étude serrée en 1960 : « Tout énoncé concernant le MOI entraîne aussitôt un énoncé concernant l'alter ego. Lequel annule le premier ou au moins

[1] M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 176.

le transforme. Par exemple : je suis constituant entraîne : l'autre est constituant et donc : je suis constitué. »[2]

La question du développement de soi s'inscrit donc d'emblée, dans le cadre de la relation à autrui, tout comme la question de l'image de soi et du rôle du miroir dans le développement de l'enfant prend ainsi place dans une réflexion plus générale sur la relation à autrui. Car Merleau-Ponty envisage plusieurs modèles de relation où joue toujours l'intercorporéité et le miroir prend tout son sens dans cette intercorporéité. Dans *La structure du comportement,* dans la *Phénoménologie de la perception* ainsi que par la suite, c'est toujours à partir des corps que les personnes se rencontrent et peuvent parler d'un « toi » et d'un « moi ». C'est avec « l'empiètement » que se conclue cette recherche. Merleau-Ponty le décrit comme « empiètement intentionnel qui [fait] passer en autrui tout ce que [la subjectivité] sait d'elle-même. »[3] Toutes les choses se « touchent », selon une intercorporéité généralisée, et plus sensible encore dans la relation à autrui. Je suis d'abord en relation à l'autre parce que nos corps se contactent et de ce fait s'entredélimitent.

Cela pose alors la question essentielle de la différence : comment puis-je encore distinguer le moi de l'autre si, pour échapper à l'aporie husserlienne, j'ai posé l'empiètement de toutes les choses les unes sur les autres ? C'est ici que se pose spécialement la question de l'image et de son rôle. Car l'image spéculaire va constituer une sorte d'étape intermédiaire où le sujet va se préparer à la rencontre de l'autre. Merleau-Ponty accorde en effet un rôle capital au « stade du miroir » tel que la psychologie développementale et la psychanalyse l'ont décrit. En étant confronté à sa propre image, l'enfant est obligé de modifier ses schémas perceptifs en même temps que de se repositionner dans le monde et dans ses rapports aux autres. D'un stade autarcique où le sujet reste cependant à constituer, la confrontation à sa propre image permet dans le cadre privé le développement de la subjectivité en même temps qu'elle dévoile la structure normale de la perception. L'image dans le miroir n'est plus seulement alors une image parmi toutes celles que l'enfant manipule mais le paradigme d'un schéma perceptif durable que le philosophe présente comme la vérité même de l'ontologie. L'image spéculaire consiste alors en une ouverture du soi sur le monde et sur autrui.

Plus précisément, il faut se demander quelle place revient à l'image de soi dans la constitution de l'intersubjectivité. Quels sont son rôle et sa valeur, parmi d'autres moments comme l'intercorporéité ou le dialogue, autres lieux de constitution ? Ces questionnements

[2] M. Merleau-Ponty, *Manuscrit VIII* du 6 octobre 1958, p. 162. Les numéros des manuscrits de Merleau-Ponty sont ceux des volumes de la BNF, selon le classement définitif de 1998.
[3] M. Merleau-Ponty, *Résumés de cours*, p. 151.

sont importants car ils vont de pair avec la valeur du visuel en général, tellement important en Occident.

Il s'agit ici de comprendre le rôle intermédiaire de l'image de soi par le miroir, nécessaire bien que seulement transitoire, dans la différenciation des sujets. En cela, l'image reste inférieure au langage et à la parole dans la différenciation du moi et de l'autre.

On verra d'abord comment le schéma de l'empiètement, tout en répondant à certains problèmes de l'intersubjectivité, laisse les êtres dans une certaine indifférenciation. C'est alors qu'on comprendra le rôle exact du miroir dans ce procès d'individuation de l'enfant vis-à-vis de l'entourage. On décrira enfin en quoi ce stade spéculaire reste insuffisant et doit laisser place à d'autres modes de différenciation non imagés, tel que le dialogue.

Il faut d'abord reprendre la question du mode de relation à autrui et préciser le thème de l'empiètement comme lieu d'indifférenciation première. On pourra alors comprendre que la théorie de l'empiètement suppose une différenciation qui passe en premier lieu par l'image de soi.

Dans la perception commençante, celle de l'enfant, le champ est occupé d'abord par ce qui est humain. L'enfant perçoit en premier lieu les expressions et les visages, ainsi que les objets créés par l'homme.[4] C'est ainsi qu'il vit la communication bien avant la séparation des consciences. Ce moment est celui de l'immédiateté et de la sensibilité qui passent d'abord par le corps : le pur esprit ne rencontre pas le pur esprit et « je ne les connais qu'à travers leurs regards, leurs gestes, leurs paroles, en un mot à travers leur corps. »[5] Même si autrui ne s'y réduit pas à sa silhouette, c'est d'abord comme corps que je le perçois et le rencontre.

Cette première approche, quasi intuitive, est radicalisée par la suite. Ce passage de la phénoménologie à l'ontologie est, de l'aveu de Merleau-Ponty, dû à la nécessité de penser l'intersubjectivité.[6] Autrui est connu par « empiètement », comme « chair de ma chair »[7] mais dans cette chair commune il se distingue de tout autre objet parce qu'il dessine une conduite relative aux objets : « les autres regards, je les vois eux aussi, c'est dans le même champ où sont les choses qu'ils dessinent une conduite de la table. »[8] Autrui est accessible à partir de la structure touchant-touché qui caractérise la perception tactile que j'ai de moi-même comme lorsque ma main droite touche ma main gauche : « Le schéma du corps propre, puisque je me

[4] M. Merleau-Ponty, *La structure du comportement,* p. 189-181.
[5] M. Merleau-Ponty, *Causeries*, p. 44.
[6] Voir Beata Stawarska, « *Anonymity and sociality – the convergence of psychological ans philosophical currents in Merleau-Ponty's ontological Therory if Intersubjectivity* », in Chiasmi n°5.
[7] M. Merleau-Ponty, *Signes,* p. 29.
[8] *Ibid.*

vois, est participable par tous les autres corps que je vois, c'est un lexique de la corporéité en général, un système d'équivalence entre le dedans et le dehors, qui prescrit à l'un de s'accomplir dans l'autre. »[9]

La notion d'empiètement, généralisation de ce schéma d'entrecroisement, commence à devenir centrale à partir des cours sur la relation à autrui chez l'enfant. Ceci est d'autant plus intéressant que c'est à ce moment que Merleau-Ponty s'intéresse au stade du miroir. D'abord présentée comme une structure négative et aliénante et une limite de ma liberté, elle devient ensuite condition de ma communication avec autrui.[10] L'identité de tous devient première : « Les couleurs, les reliefs tactiles d'autrui sont pour moi, dit-on, un mystère absolu, me sont à jamais inaccessibles. (…) Il n'y a pas ici de problème de l'*alter ego* parce que ce n'est pas moi qui vois, pas lui qui voit, qu'une visibilité anonyme nous habite tous les deux. »[11] L'empiètement se retrouve ensuite partout, comme structure ontologique.

Toutefois, il faut esquisser la critique de cette théorie de l'empiètement. En cherchant à lier les sensibilités de tous par une intertactilité initiale de toutes les choses, Merleau-Ponty répond à la question de la nature de la rencontre entre les personnes et à celle de ses modalités. En revanche, cela soulève d'emblée une difficulté. Car il faut reconnaître qu'à trop insister sur ce qui relie et sur les propriétés communes des êtres, on tombe dans une certaine impersonnalité. Le monisme neutre et envahissant n'est pas loin. Il n'y a presque plus personne d'identifiable à force de marquer l'identité des différences. Merleau-Ponty semble pourtant vouloir se situer, au regard du schéma husserlien, entre l'excès d'identité et la trop grande différence : « Sans réciprocité, il n'y a pas d'alter Ego, puisque le monde de l'un enveloppe alors celui de l'autre et que l'un se sent aliéné au profit de l'autre. C'est ce qui arrive dans un couple où l'amour n'est pas égal des deux côtés. »[12] Mais l'altérité reste à expliquer : Merleau-Ponty parle d'une « perception latérale d'autrui », et non d'un face-à-face.[13] Car « Autrui n'existe jamais en face de moi, à la manière des objets, mais implique toujours une certaine « orientation », une référence par rapport à moi : il est l'*alter ego*, une sorte de reflet pour moi. Dans *Le visible et l'invisible*, Merleau-Ponty précise seulement que la perception latérale d'autrui signifie qu'il me met radicalement en question, et différemment du face-à-face normal avec l'objet : « Autrui ne peut s'introduire dans l'univers du voyant que par effraction, comme une douleur et une catastrophe. »[14]

[9] M. Merleau-Ponty, *Résumés de cours*, p. 178.
[10] E. De Saint Aubert, *Du lien des êtres*, p. 64.
[11] M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, p. 185.
[12] M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 410.
[13] M. Merleau-Ponty, *Psychologie de l'enfant*, p. 39.
[14] M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, p. 108.

Parmi les conduites que j'observe autour de moi, il y a le fait que ce « voyant-là », autrui, se fait visible : « Un de mes visibles se fait voyant. »[15] Ainsi autrui se distingue des choses en cela qu'il me renvoie à mon regard. Est-ce immédiat ? Cela suppose en réalité un apprentissage dont l'étude va permettre de préciser et de mieux évaluer la théorie merleau-pontienne de l'intersubjectivité. C'est ici que l'image de soi dans le miroir trouve toute sa place.

En effet, la différenciation des sujets d'abord confondus dans une intercorporéité passe d'abord par l'image spéculaire, comme intermédiaire absolument nécessaire.

Au départ, l'indifférenciation de l'empiètement vient pour Merleau-Ponty répondre à un problème husserlien : on ne sort pas de l'aporie de la constitution d'autrui si on part de deux ego déjà constitués. Mais « Au contraire, on rend compréhensible la perception d'autrui si l'on suppose que la psychogenèse commence par un état dans lequel l'enfant ignore soi-même et autrui en tant que différents. »[16] C'est ensuite que s'opère une dynamique de différenciation. Et c'est notamment par son corps et par l'image spéculaire que l'enfant envisage sa propre circonscription.

Merleau-Ponty retrace alors la perception du corps propre dans l'enfance. La conscience du corps propre est d'abord lacunaire, parcellaire et morcelée, de même que la perception d'autrui. Par conséquent : « Toute cette mise en place du schéma corporel est en même temps une mise en place de la perception d'autrui. »[17] Les mouvements de ces deux perceptions sont parallèles.

Merleau-Ponty s'inspire ici de la psychologie du développement et de la psychanalyse pour décrire cette évolution en plusieurs étapes. Durant l'enfance, le premier rapport à autrui est auditif et se fait par la voix. Mais c'est vraiment à 8 mois que les choses se sédimentent. Car intervient alors l'image spéculaire, c'est-à-dire après avoir reçu l'image d'autrui.[18] C'est un événement : « Par l'acquisition de l'image spéculaire, l'enfant s'aperçoit qu'il est visible pour soi et pour autrui. »[19] L'enfant entre ainsi dans la visibilité. De voyant il se fait visible. Non seulement il prend conscience de ses limites spatiales, mais il prend peu à peu conscience qu'il est visible, c'est-à-dire visible pour autrui.

[15] M. Merleau-Ponty, *Signes*, p. 30.
[16] M. Merleau-Ponty, *Parcours*, p. 179.
[17] *Ibid.*, p. 185.
[18] *Ibid.*, p. 192.
[19] *Ibid.*, p. 202.

Si c'est à ce point important, c'est que pour l'enfant, cette image vient casser un rapport trop immédiat à lui-même. Se voir dans le miroir, c'est apprendre que je suis visible et que quelqu'un d'autre peut me voir :

> « En ce sens je suis arraché à moi-même, et l'image du miroir me prépare à une autre aliénation encore plus grave, qui sera l'aliénation par autrui. Car de moi-même les autres n'ont justement que cette image extérieure analogue à celle qu'on voit dans le miroir, et par conséquent autrui m'arrachera à l'intimité immédiate bien plus sûrement que le miroir.»[20]

Le miroir, paradoxalement, brise l'immédiateté du narcissisme.

Ce stade est le début d'une distinction d'avec le monde qui va se poursuivre notamment avec la crise de 3 ans où l'enfant sort encore davantage de la phase de sociabilité syncrétique : « Il cesse de se confondre avec la situation ou le rôle où il peut se trouver engagé. Il adopte un point de vue et une perspective propres ou plutôt il comprend que, quelle que soit la diversité des situations ou des rôles, il est quelqu'un en deçà de ces différentes situations, en deçà de ces différents rôles. »[21] L'enfant sort de l'indifférenciation mais, comme le remarque Merleau-Ponty, Wallon reconnaît que la phase antérieure n'est pas complètement abolie.[22] Ainsi « Cet état d'indivision avec autrui, cet empiètement mutuel d'autrui et de moi à l'intérieur de situations où nous sommes confondus, cette présence du même sujet en plusieurs rôles se rencontrent encore dans la vie adulte. »[23]

Merleau-Ponty veut saisir clairement la place du stade du miroir dans cette évolution et confronte pour cela les théories de Wallon et de Lacan. Il entame une évaluation de ces deux interprétations du phénomène. Merleau-Ponty note que, pour Wallon, avant le miroir, l'enfant est d'abord déterminé par un « réalisme spatial », il ne distingue pas encore son corps de son image. L'image « intérieure » et l'image du miroir ne seront différenciées qu'avec le développement de l'intelligence. C'est seulement à ce moment que l'image du miroir sera perçue comme irréelle. Mais encore faut-il expliquer, pour Merleau-Ponty, ce qui fait que l'enfant *s'amuse, voire jubile,* en voyant son image dans le miroir. Seul Lacan permet de le comprendre selon Merleau-Ponty. Car pour lui, le stade du miroir ne signifie pas tant un développement de l'intelligence qu'un passage à une autre forme de personnalité.

Cette reconnaissance de l'intérêt de la théorie lacanienne ne va pas pourtant sans critique, à l'aune de sa propre philosophie. Tout d'abord, alors que, pour Lacan, le stade du

[20] *Ibid.*, p. 203.
[21] *Ibid.*, p. 224.
[22] *Ibid.*, p. 226.
[23] *Ibid.*, p. 227.

miroir n'est pas encore l'entrée dans le mode symbolique, Merleau-Ponty l'envisage d'emblée comme partage avec autrui.[24] Cela implique une participation à l'histoire et donc une possibilité de langage. Merleau-Ponty assume ici une continuité qui traverse toute sa philosophie et refuse les séparations trop hermétiques qu'il aperçoit chez Lacan. De plus, pour Merleau-Ponty, le désir est stimulé par le miroir, c'est une motivation qui lui est elle aussi liée. Au contraire, pour Lacan, le désir « est imposé par les structures linguistiques et l'ordre symbolique. »[25] Pour le phénoménologue, le désir est issu de la découverte de l'autre en moi par le miroir. La troisième différence importante entre le psychanalyste et le philosophe, c'est que le langage au sens linguistique fait l'inconscient ; Merleau-Ponty ne donne pas priorité à ce sens linguistique du langage. L'inconscient de Merleau-Ponty est dans le sentir, comme son absence interne, l'invisible et l'intouchable du senti : « L'inconscient est le sentir lui-même, puisque le sentir n'est pas possession intellectuelle de « ce qui » est senti, mais dépossession de nous-mêmes à son profit, ouverture à ce que nous n'avons pas besoin de penser pour le reconnaître. »[26] Il en résulte que le stade du miroir n'est pas situé de la même façon dans l'économie générale du psychisme.

Enfin, Merleau-Ponty réinterprète cet événement, non plus dans le cadre de la psychologie mais dans celui d'une ontologie. Il explique ainsi dans *Le visible et l'invisible* qu'en voyant d'autres voyants, on se sait visible. C'est par le regard d'autrui que les parties de mon corps dissimulées à mon regard deviennent elles aussi visibles. Ainsi, « [ces visions] soulignent l'illusion solipsiste qui est de croire que tout dépassement est dépassement par soi. »[27] Par autrui, je suis un voyant qui se fait visible totalement. Merleau-Ponty insinue dans cette page que j'accède à la vision de l'autre : « Pour la première fois, le voyant que je suis m'est vraiment visible. »[28] On a là une circularité des regards, présentée en parallèle à un accouplement des chairs : « Pour la première fois, le corps ne s'accouple plus au monde, il enlace un autre corps (…). Et dès lors, mouvement, toucher, vision, s'appliquant à l'autre et à eux-mêmes, remontant vers leur source et, dans le travail patient et silencieux du désir, commence le paradoxe de l'expression. »[29]

Le miroir est en cela un moment inéluctable. L'enfant se voit après avoir vu les autres et peut ainsi « boucler la boucle » des regards et de leurs échanges. L'enfant se voit voyant et

[24] J. Slatman, *L'expression au-delà de la représentation – sur l'aisthêsis et l'esthétique chez Merleau-Ponty*, p.117.
[25] *Ibid*.
[26] M. Merleau-Ponty, *La Nature*, p. 380.
[27] M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible,* p. 186.
[28] *Ibid.*
[29] M. Merleau-Ponty, *Manuscrit VI,* p. 187.

se sait visible par le miroir. Au-delà des résultats de la psychologie et de la psychanalyse, il s'agit de comprendre en quoi l'image de soi dans le miroir trouve sa place dans l'intercorporéité dans la mesure où il permet à l'enfant, une fois lié aux autres, de se percevoir comme perçu et donc de prendre peu à peu conscience de sa différence avec autrui.

On a donc bien une constitution de soi dans la différence, sur fond d'identité, ce qui passe par l'image de soi dans le miroir comme moment analogue à la rencontre d'autrui. Néanmoins, on peut considérer que ce n'est qu'un stade. Car il reste encore assez impersonnel. L'enfant prend conscience que la différence est possible, mais elle reste encore générale : il y a moi et les « autres », sans que je connaisse bien ma propre différence. C'est pourquoi il faut relativiser l'importance de ce moment et laisser apercevoir sa suite nécessaire.

Chez Lacan déjà, ce stade du miroir est aussi nécessaire qu'insuffisant. Merleau-Ponty affirme aussi que, très vite, la parole devient le centre d'une nouvelle différenciation.
C'est ainsi qu'il y a une « communication primordiale » devant déboucher ensuite sur une parole personnelle. Car c'est surtout par la parole que l'empiètement prend sens et évite la pure dissolution des individus.

Contre la tradition occidentale, ce n'est donc pas le visuel qui se trouve ici privilégié. C'est par la parole et le dialogue que la différence se travaille encore entre les deux sujets en même temps que se travaille le sens lui-même. Car, par la parole, il y a « transformation du rapport à autrui ».[30] Le dialogue est, dès le début de l'œuvre de Merleau-Ponty considéré comme un lieu privilégié où la pensée d'un locuteur se trouve surprise par celle de l'autre. Il est ce site où la parole trouve à s'exprimer et à s'entendre, et plus encore à se construire. Autrui me pénètre d'un discours et m'oblige, ce faisant à adopter, une voix qui me dise ce que j'ai de particulier. Ainsi, le dialogue est le lieu d'une relation à l'altérité qui se veut constructrice pour les deux dialoguants : « Dans le dialogue présent, je suis libéré de moi-même, les pensées d'autrui sont bien des pensées siennes, ce n'est pas moi qui les forme, bien que je les saisisse aussitôt nées ou que je les devance, et, même, l'objection que me fait l'interlocuteur m'arrache des pensées que je ne savais pas posséder, de sorte que, si je lui prête des pensées, il me fait penser en retour. C'est seulement après coup, quand je me suis retiré du dialogue et m'en ressouviens, que je puis le réintégrer à ma vie, en faire un épisode de mon histoire privée, et qu'autrui rentre dans son absence, ou, dans la mesure où il me reste présent, est senti comme une menace pour moi. »[31] Ma pensée comme celle de l'autre se

[30] M. Merleau-Ponty, *Manuscrit XII*, p. 137.
[31] M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 407.

trouve dans l'échange : non seulement je recueille des idées que je n'aurai pas découvertes seul, mais plus encore j'en propose qui naissent dans le moment même de cette discussion. Il naît donc quelque chose entre les personnes qui ne saurait advenir dans leurs solitudes respectives.

Bien entendu, cette puissance féconde du dialogue tient en partie à la puissance du langage lui-même. Merleau-Ponty n'a de cesse de revendiquer son pouvoir, non seulement dans la « langue parlée », mais encore dans la « langue parlante », celle par laquelle on trouve sa propre voix. Le langage est puissant parce qu'il signale en l'homme une capacité à penser la distinction et la généralité ainsi qu'à les communiquer. Dès *La structure du comportement*, Merleau-Ponty affirme que l'attitude catégoriale est la spécificité humaine qui signale une capacité à varier le signe et à revenir à la chose, autrement dit à la voir sous différents aspects. Alors que le singe, s'il transforme une branche en bâton, la supprime comme branche, l'homme fait preuve d'une liberté commençante dans cette manière de varier les points de vue : il peut utiliser la branche de différentes manières jusqu'au symbole et sans exclusion. En travaillant plus encore la question de la nature du langage et de ses articulations, Merleau-Ponty peut construire l'idée d'une langue comme structure de différences et de différenciations. Les manuscrits en témoignent : il faut « montrer la spécificité du langage par rapport à d'autres modes d'expression, comme résultant de l'invention d'un système de morphèmes et de phonèmes. »[32]

On voit ici que le dialogue semble aller au-delà du miroir dans le procès général de la différenciation et du développement de soi. Certes, il arrive à Merleau-Ponty d'hésiter sur cette puissance de la langue et il semble parfois accorder un privilège au visuel. Ainsi « le peintre est le seul à avoir droit de regard sur toutes choses sans aucun devoir d'appréciation. »[33] Or le langage a plusieurs spécificités qui lui donnent ultimement une place privilégiée. Car il possède seul une capacité de réflexion telle qu'il peut se dire et s'analyser dans sa propre forme. La parole parle sur elle-même et récapitule tout un passé en sédimentant une intersubjectivité. Elle est non seulement réflexive mais encore synthétique et donne le détail d'un héritage qui nous met en rapport avec toute une collectivité. C'est pourquoi entre peinture et littérature, « la littérature (…) surgit victorieuse »[34] Le langage est possibilité de discours sur le langage, ce qui, dans une philosophie de la réflexivité et de l'entrelacs, le place au plus près de l'être. C'est ainsi que Merleau-Ponty écrit : « Beaucoup plus qu'un moyen, le langage est quelque chose comme un être et c'est pourquoi il peut si

[32] M. Merleau-Ponty, *Manuscrit III*, p. 244.
[33] M. Merleau-Ponty, *L'oeil et l'esprit,* p. 14.
[34] M. Merleau-Ponty, *Signes*, p. 100.

bien nous rendre présent quelqu'un : la parole d'un ami au téléphone nous le donne lui-même. »[35]

L'image ne permet pas encore tout cela dans le cadre se l'intersubjectivité car elle reste trop générale : elle n'offre qu'un « je » et « tu » en général, encore trop virtuels. L'image spéculaire est absolument nécessaire pour que de voyant le sujet se sache visible, c'est-à-dire visible par d'autres mais elle demeure à un niveau de différenciation encore trop général *:* il s'agit de moi et des autres en général, tels qu'ils peuvent me voir. À ce stade, l'enfant peut seulement dire que d'autres existent et peuvent me voir. Et, dans la mesure où il ne reconnaît qu'une différence virtuelle, son identité elle-même reste virtuelle. L'image spéculaire est aussi nécessaire qu'insuffisante et appelle une différenciation supérieure.

Le dialogue possède en revanche une puissance de provocation de l'un par l'autre où la singularité de l'un motive celle de l'autre. Cette singularité est alors à la fois cause et conséquence, motrice et motivée.[36] Elle intègre le stade du miroir mais semble le dépasser. La langue joue déjà en termes de différenciation, mais à un premier degré seulement. Car celle-ci se déploie pleinement dans le dialogue qui devient le lieu d'une linguistique différenciante. Si une singularisation est déjà possible pour un être isolé, elle devient suprêmement opératoire face à la parole de l'autre où tous deux se différencient en même temps, progressivement. C'est alors que Merleau-Ponty peut conclure en écrivant : « l'autre qui écoute et comprend, me rejoint dans ce que j'ai de plus individuel ».[37] Et c'est par co-appartenance de ce développement des différences dans la langue et de la distinction des sujets dans un même dialogue que chacun aboutit ainsi à un style personnel. La parole de chacun se pose en même temps que sa présence devenue bien réelle, et non « diffuse ». Chacun se précise au sein du dialogue par une parole et un style propre, au sens où le style dépasse la seule parole. Car le style comme « déformation cohérente » selon l'expression de Malraux[38] exprime la totalité d'un être[39].

Le stade du miroir est donc nécessaire à la possibilité de la parole mais ne s'y substitue pas. En renvoyant l'enfant à sa propre image, il lui permet de constituer son identité et, par là même, de poursuivre l'évolution de l'intersubjectivité. Il connaît mieux ses limites et celles

[35] *Ibid.*, p 69.

[36] C'est ici qu'intervient le langage, et que ce commentaire se distingue le plus de l'excellente étude de Ronald Bonan (*La prose du monde – « La perception d'autrui et le dialogue » (extrait du chap. V) de Merleau-Ponty*, Ellipses, 2002). Merleau-Ponty insiste ici sur le signe et son rôle dans le rapport à autrui ce qui permet selon nous de lier inextricablement la question de la différence intersubjective à celle de la différence sémantique.

[37] M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, p. 197.

[38] Cité dans M. Merleau-Ponty, *Signes,* p. 88.

[39] M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, p. 16.

des autres et peut ainsi mieux saisir les différences. C'est ainsi que le miroir, lieu symbolique de l'image narcissique, est en fait un atout et dans la connaissance de soi et dans le rapport à autrui. Cet échange est d'ailleurs général chez Merleau-Ponty : « Le soi ne se rejoint donc pas contre l'autre mais *avec* lui. »[40] L'image de soi est un moment nécessaire et inévitable dans le développement de sa personnalité.

On voit, ce faisant, comment une réflexion psychologique sur l'image est réinterprétée phénoménologiquement. Les résultats de la psychologie du développement font l'objet d'une reprise sélective et d'une évaluation. Merleau-Ponty peut ainsi saisir l'intérêt du stade du miroir au-delà de la grille interprétative scientifique, par ailleurs critiquée.

Il faut pourtant qu'à cette première occasion du développement de soi par le miroir, se joigne un processus de différenciation qui, sans l'annuler, le dépasse. C'est là le rôle de la parole, qui permet, dans l'ensemble de l'œuvre de Merleau-Ponty, de comprendre le stade absolument intermédiaire de l'image spéculaire.

[40] *Ibid.*, p. 309.

Résumé

L'image de soi dans le miroir se présente comme un moment capital du développement de soi. L'enfant peut à ce stade prendre conscience qu'il a un corps délimité et rompre l'immédiateté de sa perception de lui-même et du monde. Ce moment est aussi capital dans la distinction de son de son corps et de celui des autres. En cela, c'est bien à une analyse en termes d'identité et de différence que le stade du miroir conduit chez Merleau-Ponty. On doit donc reconnaître qu'il est le premier moment dans le procès de la différenciation, bien que ses limites appellent sa continuation par des modes non spéculaires. On devra donc situer le moment de la reconnaissance de son image par rapport aux moments de la parole et du dialogue. Le stade du miroir dans le développement de l'enfant apparaîtra alors comme une étape aussi nécessaire qu'intermédiaire.

Bibliographie

Bonan Ronald, *La prose du monde – « La perception d'autrui et le dialogue » (extrait du chap. V) de Merleau-Ponty*, Paris, Ellipses, 2002.

Merleau-Ponty Maurice*, Causeries* (entretiens radiophoniques de 1948), Paris, Le seuil (Traces écrites), 2002.

Merleau-Ponty Maurice*, L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard (Folio essais n° 13), 1985.

Merleau-Ponty Maurice*, La nature : notes, cours du Collège de France* ; suivi des *Résumés de cours correspondants*, Séglard Dominique (éd.), Paris, Le Seuil (Traces écrites), 1995.

Merleau-Ponty Maurice*, La prose du monde*, Lefort Claude (éd.), Paris, Gallimard (Tel, n° 218), 1992.

Merleau-Ponty Maurice*, Le visible et l'invisible*, suivi de *Notes de travail,* Lefort Claude (éd.), Paris, Gallimard (Tel, n° 36), 2003.

Merleau-Ponty Maurice*, Merleau-Ponty à la Sorbonne : résumés de cours 1949-1952*, Grenoble, Cynara, 1988.

Merleau-Ponty Maurice*, Parcours 1935-1951*, Lagrasse, Verdier (Philosophie), 1997.

Merleau-Ponty Maurice*, Parcours* 2, *1951-1961,* Prunair Jacques (éd.), Lagrasse, Verdier (Philosophie), 2001.

Merleau-Ponty Maurice*, Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard (Tel, n° 4), 1976.

Merleau-Ponty Maurice*, Psychologie et pédagogie de l'enfant*, *: cours de Sorbonne, 1949-1952,* Lagrasse, Verdier (Philosophie), 2001.

Merleau-Ponty Maurice*, Résumés de cours*, *Collège de France, 1952-1960* (1968), Paris, Gallimard, 1982.

Merleau-Ponty Maurice*, Signes* (1960), Paris, Gallimard (Folio essais, n° 381), 2001.

Saint Aubert Emmanuel de, *Du lien des êtres*, Paris, Vrin, 2004.

Slatman Jenny, *L'expression au-delà de la représentation – sur l'aisthêsis et l'esthétique chez Merleau-Ponty,* Paris, Vrin, 1998.